

LE MASQUE SANITAIRE
SOUS TOUTES
SES COUTURES

Sous la direction de

FRANCK COCHOY, GÉRALD GAGLIO,
ANAÏS DANIAU

LE MASQUE SANITAIRE SOUS TOUTES SES COUTURES

Avec les contributions de:

Madeleine Akrich, Cédric Calvignac, Roland Canu,
Alexandre Mallard, Morgan Meyer

ARMAND COLIN

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique

s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du

Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Armand Colin, 2022

Armand Colin est une marque de,

Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff

ISBN : 978-2-200-63402-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Sommaire

Liste des auteurs et autrices	7
Introduction	11

PARTIE I

LE MASQUE DANS L'HISTOIRE ET SES DYNAMIQUES SOCIOTECHNIQUES

1. Histoire du masque sanitaire moderne (1850-1950).....	29
<i>par Roland Canu</i>	
2. Le masque et ses « variants » : inventaire de quelques innovations en matière de protection sanitaire	51
<i>par Alexandre Mallard</i>	
3. L'autoproduction de masques au début de la pandémie : leçons d'une « <i>flash practice</i> »	67
<i>par Franck Cochoy, Cédric Calvignac, Gérald Gaglio et Morgan Meyer</i>	

PARTIE II

LES MASQUES DANS LES MÉDIAS, SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX ET SUR LE MARCHÉ

4. L'enfance masquée : du confinement familial à la sphère médiatique	93
<i>par Roland Canu et Franck Cochoy</i>	

5. La discussion profane comme quête d'information : le cas du forum Santaide.....	115
<i>par Madeleine Akrich et Franck Cochoy</i>	
6. Des masques sanitaires aux masques de mode : les leçons d'un marketing de crise	141
<i>par Franck Cochoy, Anaïs Daniau et Alexandre Mallard</i>	

PARTIE III

**DES PROFESSIONNELS
DIVERSEMENT MASQUÉS**

7. Les premiers de corvée : une catégorie privée de masques sortie de l'ombre à la faveur de la crise sanitaire.....	163
<i>par Franck Cochoy, Gérald Gaglio et Alexandre Mallard</i>	
8. L'irruption et l'installation des masques dans la relation de soin : frictions, empêchements, adaptations	185
<i>par Cédric Calvignac et Gérald Gaglio</i>	
9. Comment masquer les relations marchandes ? S'approprier le masque dans le petit commerce	207
<i>par Anaïs Daniau et Alexandre Mallard</i>	
Conclusion générale.....	233
Références bibliographiques	239
Table des figures et des tableaux.....	255
Table des matières.....	257

Liste des auteurs et autrices

Madeleine Akrich est co-autrice du chapitre 5 ; elle est directrice de recherche à Mines Paris – PSL. Elle a débuté sa carrière en sociologie des techniques en s'intéressant aux processus d'innovation et à la manière dont ils prennent en compte les usagers. Puis elle s'est orientée vers des questions relatives à la médecine, notamment sur les différentes modalités par lesquelles les patients/malades/usagers participent à la production de connaissances et travaillent à l'intégration de leur point de vue et des problèmes qui les concernent dans les programmes de recherche et l'organisation des soins.

Cédric Calvignac est co-auteur des chapitres 3 et 8. Il est sociologue, maître de conférences à l'INUC et membre du Centre d'Étude et de Recherche Travail, Organisation, Pouvoir (CERTOP) (UMR CNRS 5044). Ses recherches s'inscrivent à la croisée de la sociologie des techniques et de la sociologie économique. Elles portent sur la façon dont différentes techniques viennent équiper nos pratiques, infléchir le cours de nos actions et en modifier le sens. Cette ambition de recherche se décline selon trois principaux axes de travail : le premier porte sur le pouvoir émancipateur de la maîtrise technicienne (innovation faite par et pour les usagers, *do it yourself*) ; le deuxième interroge l'influence des dispositifs d'automesure de soi sur les pratiques et représentations des individus (*quantified self*) ; le troisième s'intéresse à la convocation en mobilité de dispositifs techniques d'aide à l'orientation.

Roland Canu est auteur du chapitre 1 et co-auteur du chapitre 4. Maître de conférences en sociologie, il enseigne à l'Université Toulouse Jean Jaurès et est membre du Centre d'Étude et de Recherche Travail, Organisation, Pouvoir (CERTOP). Dans une approche socio-historique, il travaille actuellement sur certaines techniques publicitaires pour en saisir l'évolution (publicité comparative, publicité subliminale, prospectus, publicité lumineuse, etc.). Un article consacré à l'homme-sandwich vient ainsi d'être publié dans la

revue *Communication & Langages* (2021/2-3). Ses recherches renvoient notamment à l'exploration d'un corpus textuel et iconographique encore inexploité dans l'histoire des techniques publicitaires : les brevets d'invention délivrés en France depuis le début du XIX^e siècle.

Franck Cochoy est l'un des coordinateurs de l'ouvrage, co-auteur des chapitres 3, 4, 5, 6 et 7 et porteur du projet Maskovid dont le livre est tiré. Ses recherches relèvent de la sociologie économique et de la sociologie des techniques. Il travaille actuellement sur le marché des produits d'hygiène jetables, dont les masques sanitaires. Il est professeur de sociologie à l'université Toulouse Jean Jaurès, chercheur au LISST-CNRS et membre sénior de l'Institut universitaire de France. Il est l'auteur de nombreux livres et articles. Il a récemment publié *Si l'économie m'était contée, Huit histoires de marché*, Mirabeau, Ref2C, 2020 et *L'Ordinaire des mobilités douces. Un siècle de logistique piétonne et cycliste à Toulouse*, PUM, 2021 (avec Cédric Calvignac et Roland Canu).

Anaïs Daniau est l'une des coordinatrices de l'ouvrage, co-autrice de l'introduction et des chapitres 6 et 9. Elle est actuellement enseignante-chercheuse à l'Institut Supérieur de l'Électronique et du Numérique (ISEN) et au laboratoire L@bisen. Ses travaux de doctorat s'inscrivent au croisement de la sociologie économique et la sociologie de l'action publique. Sa thèse interroge la capacité des collectivités locales à agencer et à réguler les marchés urbains dans le secteur de l'immobilier de commerce. Intéressée par la sociologie des techniques, elle travaille également sur des controverses sociotechniques existant autour des objets jetables (sacs plastiques à usage unique) et des dispositifs numériques.

Gérald Gaglio est l'un des coordinateurs de l'ouvrage, co-auteur de l'introduction, des chapitres 3, 7 et 8 et auteur de la conclusion générale. Sociologue de l'innovation, il s'intéresse plus particulièrement depuis plusieurs années aux implications de la prolifération des dispositifs numériques dans le monde de la santé. Il s'est penché à ce titre sur la diffusion et l'appropriation de la télémédecine, et examine aujourd'hui la concrétisation de l'intelligence artificielle dans le monde professionnel de la radiologie. Il est professeur à l'Université Côte d'Azur et membre du GREDEG (Groupe de Recherche en Droit, Economie et Gestion, UMR CNRS 7321). Derniers ouvrages parus : *Handbook on Alternative Theories of Innovation* (coordonné avec B. Godin et D. Vinck, 2021, Edward Elgar Publishing) et *Du neuf avec des vieux ? Télémédecine d'urgence et innovation en milieu gériatrique* (2018, Presses Universitaires du Midi).

Alexandre Mallard est l'auteur du chapitre 2 et co-auteur des chapitres 6, 7 et 9. Il est directeur de recherche à Mines Paris – PSL, directeur du Centre de Sociologie de l'Innovation, équipe de l'Institut Interdisciplinaire de l'Innovation (i3, UMR CNRS 9217). Initialement formé à la sociologie des sciences et des techniques, il travaille aujourd'hui dans le champ de la sociologie économique et de la sociologie de l'action publique. Ses intérêts de recherche actuels portent notamment sur l'organisation des marchés et des politiques publiques pour la transition énergétique.

Morgan Meyer est co-auteur du chapitre 3. Il est directeur de recherche CNRS, et travaille au Centre de Sociologie de l'Innovation (i3, UMR CNRS 9217, Mines Paris, PSL). Ses recherches se concentrent sur trois thématiques : participation et co-production de connaissances (histoire naturelle, biologie do-it-yourself, agriculture open source) ; nouvelles configurations et communautés en biologie (biologie de synthèse, édition génomique) ; intermédiation, traduction et représentation des savoirs.

Introduction

Au début de l'année 2020 débutait en Europe l'épidémie de Covid-19, et avec elle l'aventure d'un petit objet qui allait s'installer dans le quotidien de millions d'individus : le masque sanitaire. Jamais objet technique – pas même le téléphone portable ! – ne s'était diffusé si rapidement et n'avait été utilisé si massivement dans autant de pays du monde. En France, son appropriation a donné lieu à des polémiques, a supposé de lever des incertitudes (sur son efficacité, au moins dans les espaces clos) mais, de façon surprenante, n'a pas posé de problèmes insurmontables. Cela contraste avec les États-Unis, au nom d'une « souveraineté individuelle » indépassable (Lupton et *al.*, 2021), du Brésil où son refus par le principal dirigeant du pays témoigne d'une politisation de l'objet, ou de la Suède, où le port du masque sanitaire n'a été seulement recommandé que de décembre 2020 à février 2022, et cela uniquement pour les déplacements dans les transports publics¹.

Le masque n'est pas un objet nouveau et a pris, prend et prendra beaucoup d'autres formes que le modèle « chirurgical », généralement bleu et industriellement produit principalement en Chine qui s'est récemment imposé.

Trois familles de masques

Avant d'aborder plus en détail notre sujet, il est utile de préciser que trois types de masques peuvent être distingués. Le premier est constitué par les masques festifs, rituels (Fienup-Riordan, 1987) et présents dans

1. https://www.liberation.fr/international/europe/covid-la-suede-met-fin-aux-restes-barrieres-20220209_TICZGUNZAF6GNLBX2GGUVCXH4Y/

le monde des arts (Ebong, 1984)². Un exemple célèbre est représenté par les masques Dogons, population située principalement au Mali, étudiée par Marcel Griaule dans les années 1930 (Griaule, 2004). Ces masques sont imposants, en bois, et agrémentés de couleurs vives pour impressionner. Ils sont portés par des individus appartenant à une société secrète appelée *Awa* et ces derniers sont comparables à des prêtres : ils interviennent lors de cérémonies diverses (cérémonies de deuil, rituels de passage), notamment à travers des danses. Les « masques », véritable institution, désignent en même temps l'objet qui manifeste une divinité ou un esprit, et la personne anonyme qui le porte et qui incarne cet esprit. De manière plus générale, les masques de cette première catégorie occupent depuis fort longtemps une place importante dans la culture populaire et la vie sociale. Ce premier type de masques entretient un rapport consubstantiel avec l'identité bien relevé par l'anthropologie (Pollock, 1995). Plus spécifiquement, ces masques ont la particularité d'à la fois cacher l'identité réelle de la personne tout en permettant d'affirmer des traits identitaires et d'être de ce fait des « porte-identité » (Kaufmann, 2001). Ce lien ambivalent des masques au thème de l'identité s'exprime d'au moins deux façons. D'une part, en endossant l'habit et l'apparence, grâce au masque, d'un personnage existant ou fictif. Il s'agit alors de prendre une identité que l'on n'a pas *réellement* afin, paradoxalement, d'essayer de montrer qui l'on est *vraiment*, ou au moins d'affirmer des dimensions de sa personnalité qui restent dans l'ombre habituellement. D'autre part, en développant une attitude subversive et grotesque qui revient à se moquer des puissants en se déguisant comme eux, et donc à faire du masque un instrument de critique sociale. Dans les carnivals populaires, le masque, au sein d'une panoplie plus vaste, est aussi utilisé à l'inverse pour atténuer, provisoirement, les antagonismes de classe, via l'accoutrement de tous sous des aspects similaires et l'emploi de postures semblables, dans une logique d'exutoire (Rinaudo, 2005). Changer un jour d'identité (Bakhtin, 1984) permet alors d'accepter, au moins de façon symbolique, son identité courante le reste du temps. En termes de significations et de fonctions, notons enfin que des bases étaient posées avec l'usage pionnier des masques (en argile) au théâtre durant l'Antiquité grecque : en plus d'aider à exprimer des émotions, de porter la voix de l'acteur grâce à une ouverture large

2. Épisode oublié – et ce livre va s'attacher à rappeler des événements proches dans le temps mais semblant loin – le début de la pandémie et la pénurie de masques sanitaires avaient entraîné une floraison de masques loufoques et extravagants, au pouvoir filtrant douteux, et à la créativité certaine.

au niveau de la bouche et de permettre de travestir cette voix en lui conférant des sonorités infernales dans un dialogue permanent entre les hommes et les dieux (Barthes, 1977), le masque servait déjà à transcender les différences en permettant aux hommes de jouer des rôles de femmes, ainsi qu'aux jeunes de camper des vieillards.

La deuxième forme de masque emprunte de manière encore plus accentuée au registre de la dissimulation. Que l'on se rappelle Batman, Zorro ou l'énigmatique « Masque de fer », les masques visent alors à couvrir les yeux voire le visage entier pour garantir l'anonymat de celui ou de celle qui le porte. Cet anonymat peut aussi être recherché à des fins politiques, pour ne pas être reconnu des forces de police lors de manifestations, d'émeutes ou pour déjouer les caméras de surveillance, notamment dans le cadre de cambriolages : pensons ici aux Anonymous, aux Black Blocs ou aux braqueurs, moins violents, de *La Casa de papel*, pour mobiliser un exemple issu de la *pop culture* contemporaine.

Le troisième type de masque est celui qui nous intéresse ici. Ce masque occulte le bas de visage moins pour jouer sur l'identité que pour assurer une protection physique entre les sujets et leur environnement, ou entre les sujets entre eux. Son usage introduit une rupture par rapport aux deux cas précédents dans la mesure où il conquiert une quotidienneté, alors qu'un port exceptionnel et occasionnel prévalait. La protection visée est encore ambivalente, puisqu'il peut s'agir autant de protéger le porteur (*cf.* les masques à gaz de la guerre de 1914 dont il sera question dans le premier chapitre de cet ouvrage) que ses congénères (*cf.* la muselière terrifiante du tueur Hannibal Lecter dans *Le Silence des agneaux*). Pour en venir aux masques sanitaires contemporains, une dimension culturelle est à prendre en considération (Lupton *et al.*, 2021). Cela a été rappelé au début de la crise pandémique du SARS-CoV-2, de nombreux Asiatiques (notamment les Japonais³) les portent depuis des décennies par hypothèse de façon altruiste, pour éviter la contamination de leurs semblables lorsqu'ils sont susceptibles de transmettre un agent pathogène, en particulier dans les transports en commun. Voir de tels masques dans nos contrées avant l'épisode épidémique provoquait généralement un sentiment d'étrangeté et d'exotisme, l'impression qu'une pratique culturelle venue « d'ailleurs » était importée de façon non légitime, du fait d'une surprotection exagérée.

3. Les Japonais sont coutumiers des masques. Les *kamen* (仮面), signifiant « visage passager » et apparus aux alentours du VII^e siècle, font partie de la culture nipponne. Ils sont sculptés dans du bois, laqués et étaient utilisés pour des arts fondés sur la danse et la musique.

L'expérience de la pandémie de Covid-19 montre au contraire qu'ils ont été « modernes » avant l'heure, si l'on prolonge le célèbre retournement proposé par Bruno Latour (1991) entre les « autres » et « nous ».

Le masque est ainsi un objet immémorial fortement investi par le genre humain, qui demande à s'accorder au pluriel lorsqu'on l'évoque. Comme accessoires dans des pratiques festives, culturelles ou politiques, les masques ont de longue date irrigué l'imaginaire collectif et ont pu permettre de dépasser, au moins provisoirement et de façon folklorique, les assignations sociales.

Les masques dans la crise sanitaire

Certes, comme dispositifs médicaux utilisés par les professionnels de santé, les masques ont pénétré depuis longtemps les blocs opératoires, les cabinets des chirurgiens-dentistes et les dispensaires pour aider ces professionnels à se protéger des micro-organismes. Mais jamais en Occident – sauf peut-être durant l'épisode de la grippe espagnole, et sous des formes plus limitées – le masque n'avait colonisé l'espace des relations sociales aussi pleinement que lors des deux dernières années. Le présent ouvrage, en analysant le masque *sous toutes ses coutures*, se propose d'étudier ce phénomène, en examinant ses principales déclinaisons, et en offrant une série de chroniques, pour mémoire, de la pandémie de SARS-CoV-2. Il s'agit d'éclairer une pratique sociale qui a bouleversé nos vies au cours de cette crise relativement longue, inédite et menaçant de reprendre à tout moment. Car le masque *figure* la crise sanitaire : son apparition dans l'espace public a signalé le début, brutal, de la pandémie, et son quasi-abandon, récent, laisse penser qu'elle relève presque du passé alors que rien n'est moins sûr. Comme si jeter aux oubliettes (provisoirement ?) cet objet devenu jetable (car auparavant réutilisable, notamment dans les hôpitaux, voir Strasser et Schlich, 2020) revenait à se débarrasser du virus qui l'a emporté dans son sillage.

Le masque est même un *symbole* et un *baromètre* de la crise sanitaire : arrivé dans les valises du virus, concrétisant la crise sanitaire car porté sur le visage (espace par excellence d'expression de nos émotions, de notre subtilité communicationnelle, bref, de notre commune humanité), le masque refait surface médiatiquement et politiquement quand l'épidémie reprend de manière inquiétante. Des distinctions sont alors opérées sur sa nécessité dans tel ou tel lieu (les lieux ouverts étant distingués des lieux clos, où l'air circule moins), et le type de masque à privilégier

(le masque dit « FFP2 » se démarquant par sa plus grande efficacité) de certains autres modèles selon les circonstances⁴.

Le masque peut être considéré comme un *analyseur* de la crise sanitaire que nous venons de traverser, dans la mesure où il déborde très largement la stricte dimension sanitaire. Sans considérer qu'il convient de parler d'une crise « sociétale », ce qui occulte que le point de départ est bien l'irruption à l'échelle mondiale d'un virus (certes pris en charge de manière variable selon les pays et les périodes) pouvant causer la mort, les implications, les enjeux et les effets des événements des deux années qui viennent de s'écouler sont multiples (Gaille, Terral, 2021). Évoquons par exemple les inégalités qui se sont creusées (Lambert, Cayouette-Remblière, 2021) la pauvreté qui a été engendrée, les conséquences psychologiques néfastes des confinements pour les étudiants ou la généralisation du télétravail et des visioconférences. Mais le masque est un analyseur de transformations en cours ; il s'agit d'un « fait social total », à l'image du don découvert par Marcel Mauss (1925) : sans pouvoir les séparer hermétiquement, il comprend et renvoie à des aspects économiques, politiques, relationnels, interactionnels et techniques, pour n'en citer que quelques-uns.

Ce livre va s'attacher à mettre en évidence ces dimensions et ces enjeux, en se focalisant souvent sur la période extrêmement féconde de la pénurie de masques (en mars-avril 2020) qui a engendré une série de comportements inédits et des controverses. La crise sanitaire a ouvert la voie à une assez rapide *banalisation* du masque sanitaire en France, consécutive à son accès aisé et à son port courant. Une projection dans la période récente sera toujours effectuée dans les chapitres. La période de pénurie est également particulièrement stimulante parce que les vaccins n'étaient pas encore disponibles et que les masques constituaient

4. Certains modèles de masques jetables non nécessairement médicaux sont désignés comme *Filtering Face Pieces* (que l'on pourrait traduire par « objets faciaux filtrants »). Ils se répartissent en trois classes : les FFP1, FFP2 et FFP3 qui renvoient chacune à un pouvoir filtrant différent ; le masque FFP1 est un masque qui filtre 80 % des particules en suspension dans l'air de taille moyenne de 0,6 micron (adapté au filtrage des poussières) ; ce taux monte à 94 % pour les masques FFP2 et à 99 % pour les masques FFP3 (ces seuils sont fixés dans les normes européennes EN 143 et EN 149). Les masques chirurgicaux ne se confondent pas avec les masques de type FFP. Il en existe trois classes (types I, II et IIR) ; ce sont des dispositifs médicaux dont les pouvoirs filtrants sont respectivement de 95 et 98 % (le modèle IIR résiste aux éclaboussures) pour des particules de taille moyenne à 0,3 micron. Ces masques protègent des gouttelettes émises ou reçues (qui peuvent contenir des agents pathogènes) ; en revanche, ils ne protègent pas contre les particules de très petite taille en suspension dans l'air. Pour un point détaillé, voir <https://www.inrs.fr/risques/biologiques/faq-masque-protection-respiratoire.html>

de facto le principal bouclier face au virus : les regards ont été naturellement rivés sur eux, sur celles et sur ceux qui les portaient ou sur celles et sur ceux qui les refusaient bruyamment (les « anti-masques »).

Passé (proche) et présent, émergence et persistance

Toutefois, nous ne méconnaissions pas l'invitation de l'historien des techniques David Edgerton (2013), qui préconise de davantage produire une histoire des usages (où le nouveau est loin de toujours supplanter l'ancien) plutôt que de l'innovation (justement trop obsédée par les nouveautés, le « *pro-innovation bias* » pour parler comme E. Rogers, 1995). Il est exact que des usages éprouvés, installés, appuyés par des technologies qui ne le sont pas moins, perdurent, et paradoxalement suscitent progressivement de moins en moins de travaux de la part des chercheurs en sciences humaines et sociales. Pensons par exemple à l'automobile, aujourd'hui quasiment délaissée. Dans la même perspective, les usages des masques ont pu paraître moins attractifs à mesure que l'objet s'est démocratisé, à tel point que l'on peut se demander s'il y a encore quelque chose à en dire. Des recherches sur l'usage ordinaire du masque (en référence à l'orientation proposée par Martin et Dagiral, 2016, pour étudier Internet), alors que la crise sanitaire battait son plein ou dans le moment présent où elle semble en recul, sont encore à conduire. Ce livre contribuera à la compréhension de ces usages toujours présents : par exemple, on a parfois eu le sentiment d'un *usage comédique* du masque, au sens où il a pu être porté négligemment (sous le menton, en le relevant fréquemment, etc.) sans être souvent changé, simplement parce que les autorités en imposaient le port. De la même façon, étudier aujourd'hui la manière dont le masque persiste (où, quand, pendant combien de temps, utilisé par qui, selon quelle normativité ?) alors que son port n'est plus obligatoire, exprime que la production normative est d'autant plus intense qu'il n'existe pas de règle écrite contraignante (Reynaud, 1989). Nous montrons dans ce livre comment se sont formées des normes dans la période précédente où les règles étaient fluctuantes et rapidement révisables.

Malgré l'intérêt de ces recherches potentielles ancrées dans le présent, ce livre va déployer une sociologie de l'innovation attentive à l'émergence (qu'il ne faut pas confondre avec la nouveauté *stricto sensu*) du masque dans l'espace public et à une société en train de se défaire pour peu à

peu se recomposer. Nous nous demanderons aussi si des phénomènes émergents ont donné naissance à des formes pérennes. Ce prisme, revenant à se focaliser sur un passé proche quasi oublié mais qui informe sur le présent, est lié à la genèse du projet de recherche dont ce livre est issu (projet Maskovid, financé par l'Agence nationale de la recherche et coordonné par F. Cochoy). Ce projet de recherche a débuté en plein cœur du premier confinement. Ne pas examiner tout de suite, en tant que sociologues, une société en plein chamboulement devant nos yeux, nous aurait semblé relever de la faute professionnelle. Et notre intérêt commun pour le rôle de la matérialité et des objets dans la structuration du monde social nous a rendus sensibles aux masques, contrairement aux inclinations d'autres collègues qui ont préféré attendre avant de lancer leurs études, au motif que nous n'aurions pas assez de recul pour analyser ce qui était en jeu, ou qui ont privilégié des sujets comme le confinement (Mariot, Mercklé, Perdoncin, 2021). Notre recherche a donc commencé tôt au regard de la longueur et de la langueur de la crise sanitaire.

Appel à témoignages et évolution de l'expérience des masques sanitaires

Cette recherche a permis, d'abord sous le poids de la nécessité mais peu à peu de façon plus formalisée, de mettre au point, en bénéficiant de tentatives antérieures de sociologues et d'historiens, une méthodologie adaptée à la situation de confinement mais surtout à l'examen de sujets « chauds » (Paugam, Rui, 2020), polémiques ou intimes : l'appel à témoignages (Cochoy, Calvignac, Gaglio, 2022). Les données recueillies grâce à plusieurs appels à témoignages concernant l'expérience des masques entre avril et septembre 2020 alimentent trois chapitres de ce livre sur huit. Les matériaux qui ont aidé à étayer nos analyses ne se limitent toutefois pas aux témoignages et d'autres types de données sont venus s'ajouter : entretiens, analyse d'un forum de discussion, sources historiques (archives, brevets), presse généraliste et spécialisée, commentaires d'articles de presse, littérature scientifique concernant les masques.

Pour en venir aux appels à témoignages, cette méthodologie, bien qu'à distance spatiale des enquêtés, surtout dans une période de sidération comme celle des débuts du premier confinement, nous a paru adéquate pour recueillir des visions du monde, des anecdotes, des interactions reconstituées, un état des opinions à un temps t , sur le sujet des masques.

Elle se distingue des témoignages *a posteriori* suscités par les historiens en tant que sources orales et permet de documenter (et donc de disposer d'une mémoire) des séquences particulières, dans un empan temporel resserré. Elle aide, en reproduisant ces coups de sonde, à établir des trajectoires au cœur des polémiques, des représentations et des comportements (même si certains paraissent caducs, rétrospectivement), dans une période d'accélération temporelle (Rosa, 2010) et d'oubli rapide faute d'entreprendre à temps ce type d'investigation.

Nous avons ainsi diffusé une série d'appels à témoignages sur les sites internet de différents titres de la presse quotidienne régionale française (*Nice Matin*, *La Dépêche du Midi* et les publications des groupes Centre France et EBRA⁵). Trois appels successifs ont couvert un moment clef de l'épidémie : le premier confinement (3-12 avril 2020), l'après-déconfinement (28 mai-8 juin) et la rentrée scolaire masquée (25 septembre-23 octobre). Cette approche a permis la moisson de 2 088 témoignages complétés par le recueil de données sociodémographiques telles que l'âge, le sexe, la profession ou encore le lieu de résidence. Cette méthode, d'usage courant dans la presse, est peu usitée en sciences humaines et sociales. Le sociologue Jean-Claude Kaufmann l'a toutefois mobilisée dans ses travaux sur des sujets comme le consentement sexuel au sein du couple ou l'enfermement conjugal. Pour ses enquêtes, l'auteur a en effet sollicité des témoignages sur Internet, via son propre site, en allant même jusqu'à dialoguer pendant plusieurs mois avec des témoins devenant familiers. Pour lui, l'appel à témoignages a pour principal avantage de voir ses interlocuteurs « [n'avoir] aucune réticence à expliquer qui ils sont », ce qu'ils font, les raisons qui les conduisent à agir comme ils le font... ce qui permet d'« [obtenir] très vite nombre de récits très détaillés » (Kaufmann, 2016). Kaufmann ajoute qu'il « est vrai que l'on perd les balbutiements suggestifs et la spontanéité impulsive des entretiens en face-à-face, que l'on perd aussi de la poésie des formulations orales » mais qu'« on y gagne en concentration de l'information, tellement resserrée qu'il est souvent

5. Ces groupes ont permis de diffuser les appels sur les sites de leurs quotidiens, soit *La Montagne*, *Le Populaire du Centre*, *La République du Centre*, *Le Berry Républicain*, *L'Yonne Républicaine*, *L'Écho Républicain*, *Le Journal du Centre* et *L'Éveil de la Haute-Loire* pour le groupe Centre France, et *L'Alsace*, *Le Bien public*, *Le Dauphiné libéré*, *Vaucluse Matin*, *Les Dernières Nouvelles d'Alsace*, *L'Est Républicain*, *Le Journal de Saône-et-Loire*, *Le Progrès*, *Le Républicain Lorrain* et *Vosges Matin* pour le groupe EBRA. Que les journalistes de ces quotidiens qui nous ont aidés et que les innombrables personnes anonymes qui nous ont livré leur témoignage en soient vivement remerciés.

difficile de couper dans les témoignages ». Les récits recueillis via nos appels à témoignages ont en effet livré des éléments profus, marqués par une grande réflexivité et un réel désir de partager une expérience. La méthode de l'appel à témoignages permet en outre de recueillir des « données qualitatives en masse » (Cochoy, Calvignac, Gaglio, 2022). Ces données sont qualitatives car les témoins sont invités à partager librement leur expérience sous la forme d'un écrit déposé en ligne et ce, sans aucune limitation de taille. Les données sont massives compte tenu du nombre de témoignages recueillis et de leur taille. Nous soumettrons nos témoignages à deux types de traitements dans ce livre : le premier est thématique, et consiste à isoler ce qui concerne la confection de masques artisanaux (chapitre 3) ; le second est « populationnel », et s'attache à extraire ce qui porte sur le rapport aux masques des « premiers de corvée » (chapitre 7) et des soignants (chapitre 8).

Des analyses lexicométriques de nature quantitative sont aussi possibles et ont été effectuées par ailleurs. Elles renseignent bien sur l'évolution des préoccupations des citoyens, en prenant nos témoins comme base représentative, par rapport au masque et plus largement par rapport à la pandémie. Nous avons ainsi procédé à une analyse systématique du corpus complet des 2 088 témoignages recueillis, grâce à une analyse assistée par ordinateur des mots les plus fortement associés. Cette analyse confirme l'acceptation généralisée des masques dans le contexte français, tout en apportant des compléments intéressants. Elle met notamment au jour cinq thèmes principaux : 1) la « provision », au sens anglo-saxon d'approvisionnement (comment trouver des masques dans un contexte de pénurie), 2) la contagion (inquiétudes et opinions politiques sur la pandémie), 3) l'interaction (comment le port du masque perturbe la communication ordinaire en face à face), 4) l'utilisation (opinion sur le port correct du masque), et 5) l'autoproduction (pratiques de fabrication de masques). Ce qui est frappant, c'est l'évolution rapide de l'importance de chacun de ces thèmes au fil du temps ; en particulier, l'autoproduction de masques est très vite apparue comme une pratique importante (16 %) malgré sa totale nouveauté. De plus, ce thème est devenu prépondérant après le premier confinement (40 %), mais a presque disparu après l'été (6 %), lorsque les masques commerciaux sont redevenus largement disponibles (*cf.* figure 1).

3. À partir du premier déconfinement en mai 2020 : le masque est diffusé, porté, avec des critiques des mésusages (port sur le menton, retrait du masque pour le remettre ensuite, port de masques usagés, etc.) chez les autres.

4. Été et rentrée 2020 : le masque est banalisé, son usage est implanté, avec un port obligatoire dans les espaces clos et professionnels.

5. 2021-mars 2022 : le masque se présente comme un objet largement porté mais contesté, souvent rejeté en raison notamment de son inconfort, et dont l'abandon est perçu comme un signal de fin de crise.

6. Mars 2022 : avec la fin de l'obligation du port du masque dans de nombreux espaces publics (supermarchés, petits commerces, etc.), le masque est de plus en plus délaissé bien que toujours conseillé mais continue à être porté par certaines populations (personnes âgées, individus prudents, etc.).

Cheminement

La première partie de cet ouvrage traite de l'histoire des masques sanitaires et des dynamiques sociotechniques qui ont affecté leur diffusion depuis le XIX^e siècle jusqu'en 2022. Si la crise pandémique a permis aux masques sanitaires de se diffuser largement dans nos sociétés et d'être au premier plan des débats publics, les masques ont en réalité une existence bien plus longue que ce que leur usage intensif lors des deux dernières années laisse supposer. C'est pour cette raison que nous proposons de retracer, dans le premier chapitre de cet ouvrage, l'histoire des masques de protection dont l'origine remonte au moins à la fin du XIX^e siècle. Dans un contexte marqué par l'industrialisation croissante et l'essor des préoccupations hygiénistes, de nouveaux dangers apparaissent – les gaz toxiques de la guerre, les microbes révélés par Louis Pasteur, les poussières de l'industrie – qui mettent en péril la santé des figures modernes que sont l'ouvrier, le médecin et le soldat. Si les premiers masques de protection ont été conçus pour protéger ces professionnels des nouveaux risques auxquels ils sont exposés, ils deviennent progressivement des outils au service de la productivité d'une société industrielle en plein essor : les masques de protection permettent à l'ouvrier de rester opérationnel malgré l'irrespirabilité de l'air de l'usine ou de la mine ; ils autorisent par ailleurs le soldat à progresser sur le champ de bataille malgré la présence de gaz toxiques et le chirurgien à exercer son art malgré les risques de contamination.

Cet argument, pourtant ancien, du masque comme exigence au maintien d'une société productive, est toujours présent dans les discours médiatiques et politiques actuels. Rappelons-nous qu'en mai 2020, à la sortie du premier confinement, le masque apparaissait comme la condition *sine qua non* pour la reprise de l'activité économique, et plus généralement, de la vie sociale. Devenu indispensable dans le contexte pandémique, le masque a pris une place inédite dans nos vies. Cette importance nouvelle a suscité une vague d'inventions destinées à améliorer l'usage de ce dispositif aussi incontournable qu'inconfortable. On a vu apparaître, en parallèle du traditionnel masque chirurgical bleu, tout un panel de « variants » (masque technologique, sportif, stylisé, inclusif, etc.) dont le développement est analysé dans le deuxième chapitre de cet ouvrage. Nous y montrons que, malgré l'engouement créatif que l'objet masque a suscité, le masque chirurgical s'est imposé comme la norme si bien qu'aucun de ses « variants » n'a réussi à se faire une place significative sur le marché. D'ailleurs, la plupart de ces innovations ont disparu aussi vite qu'elles sont apparues. De fait, il semblait opportun de construire une sorte de « bestiaire » rassemblant quelques-unes de ces innovations mortes nées, avant qu'elles ne tombent dans l'oubli et qu'on oublie avec elles les dynamiques d'innovation que le masque a suscitées pendant la pandémie.

Nonobstant son hégémonie, le masque chirurgical a pourtant fait défaut durant la pandémie : la pénurie de masques qui touche la France au moment du déconfinement pousse les citoyens à se tourner vers l'autoproduction pour satisfaire leurs besoins en matière de protection sanitaire. Ainsi, le chapitre 3 s'intéresse au plus près à ces pratiques de fabrication de masques « maison » que nous décrivons comme des « *flash practices* », c'est-à-dire des actions collectives éphémères, principalement motivées par l'urgence de la situation. Nous montrons que si ces pratiques de production de masques « faits maison » se sont d'abord concentrées sur les besoins du foyer, elles sont devenues par la suite plus collectives et altruistes : une fois la protection des proches assurée, les auto-producteurs de masques ont continué à fournir des masques pour les distribuer à leurs proches, leur employeur, aux soignants, etc. Le chapitre révèle ainsi l'importance des dons et de la solidarité durant la pandémie. Néanmoins, ces pratiques de fabrication de masques « maison » ont disparu avec le retour des masques chirurgicaux sur le marché, et ce, malgré l'intérêt écologique que ces masques faits maison, en tissu lavable et réutilisables, pouvaient présenter en matière de durabilité face aux masques jetables en polypropylène.